

(2)

Jean Millet
Déporté-Résistant
22, Boulevard Maréchal Leclerc
01000 - BOURG-EN-BRESSE

Entré dans la Résistance en 1942, j'ai été arrêté par la Gestapo, et conduit à la Felgendarmerie à l'Hôtel du Commerce de Bourg, pour y subir un premier interrogatoire particulièrement musclé, je suis ensuite transféré à la prison du Fort Montluc à Lyon, où les interrogatoires continuent Place Bellecour, et j'ai le triste privilège de faire par deux fois, la connaissance du célèbre Barbie.

En compagnie de 300 à 400 juifs, jeunes et vieux, je suis enfin embarqué dans un convoi qui mettra plus de huit jours pour arriver à Matzweiller au Struthof; beaucoup n'arriveront jamais à destination.

Quelques jours après, nouveau départ pour Dachau, puis au Commando de Leonbert, où après avoir travaillé quelque temps à la carrière de Schomberg, je suis affecté à l'usine Heinkel.

Cette usine ayant été minée à l'avance des troupes alliées, les Allemands la feront sauter, causant ainsi la mort de plusieurs centaines de déportés de l'équipe de nuit.

Je ne m'étendrais pas sur la vie dans ces différentes prisons et camps, tout à été dit depuis longtemps.

"La Libération"

L'avance des troupes alliées oblige les Allemands à nous transférer de camps en camps; ces marches forcées, compte tenu de notre état de santé, sont épuisantes, nous perdons beaucoup de camarades déportés.

Les rescapés arrivent au bout de leurs forces au camp de Koffrin, où j'ai la chance de retrouver des camarades de Bourg ; je suis très malade, typhus, dysenterie etc..., c'est grâce à leur dévouement que je peux m'accrocher à la vie.

Nous quittons à nouveau le camp de Koffrin pour le camp de Allach. Dans ce camp, il y a mes amis Marcel Cochet et Paul Morin.

Marcel Cochet, par je ne sais quel artifice, m'apportera plusieurs fois un bidon de soupe. - Merci Marcel ! -

Dans le camp, c'est bientôt la débandade, le départ des Allemands, et l'arrivée des Américains qui ... prennent la place des Allemands dans les miradors, sans apporter aux malades des secours particuliers.

Les déportés qui en sont capables, et dont la santé le permet, sont pourtant autorisés à quitter le camp, et Marcel Cochet peut ainsi rentrer à Bourg, et donner de mes nouvelles à ma famille ... je suis vivant.

Puis c'est l'arrivée de l'Armée Française, commandée par le Général Leclerc, qui succède aux Américains.

Le changement est immédiat et spectaculaire.

Tous les déportés sont désinfectés, nourris, soignés, tous ceux qui par la suite peuvent rentrer en France, sont dirigés dans les différents centres de rapatriement, ceux qui sont en très mauvaise santé (c'était mon cas), sont pris en charge par des camions sanitaires et transportés sur l'île de Reichenau sur le Lac de Constance.

Je ne remerciais jamais assez et garderais un très grand souvenir du Général Leclerc ; grâce à son autorité et à son efficacité pour la libération des camps, il a permis à de nombreux déportés de survivre et de revoir la France.

Merci mon Général, vous étiez un très grand Monsieur.

Mon séjour sur le Lac de Constance fut excellent.

Nous étions pris en charge par des médecins militaires, chaque jour, nous étions examinés sérieusement, la nourriture était bonne, tout nous semblait merveilleux, après les dures épreuves que nous venions de subir.

Courant Juin, un autocar est venu nous chercher pour notre retour en France.

Nous traversons la Suisse, et nous arrêtons à Genève ; les habitants nous comblent de cigarettes et de chocolat... c'était bien sympathique, mais pas particulièrement recommandé pour notre état de santé !

Nous arrivons à Bourg un dimanche, et nous nous arrêtons Boulevard de Brou devant l'Hôtel Dieu (cas de force majeure, notre autocar a une roue crevée). Je suis le seul Bressan, je suis chez moi, et je descends du car pour constater que la rue est déserte, vide...

Je ne m'attendais pas à être accueilli par la fanfare municipale... mais peut-être par ma famille, et par quelques amis.

Le car était arrêté devant le Garage Ford, le propriétaire, Monsieur Julien, qui me connaissait bien, me proposa de me conduire chez moi, route de Paris, à l'autre extrémité de la ville.

L'essence était rare, et c'est dans sa grue de dépannage... qu'il me conduisit à mon domicile.

Je ne savais pas comment j'allais retrouver mon appartement.

Lors de mon arrestation, il avait été plus ou moins saccagé par les Allemands, et pendant ma détention, je n'avais pas eu de nouvelles de ma famille.

Il n'y avait personne chez moi, ma femme et mon fils qui ne m'attendaient pas, étaient absents.

Mais, la nouvelle de mon retour s'est vite répandue dans la ville, et j'ai enfin retrouvé ma famille.

Je ne vous décrirai pas la joie de ces retrouvailles, tous ceux qui ont vécu ces moments, le comprendront.

Et puis, ce fut la visite de quelques bons amis.

Comment vas-tu ?

Que s'est-il passé ?

Raconte-nous ? etc...

..... autant de questions restées sans réponses ; je crois que la plupart des déportés n'ont jamais aimé raconter leur calvaire, il est difficile de décrire avec précision l'horreur de ces moments douloureux, il faut l'avoir vécu pour comprendre.

Après quelques jours de détention à Bourg, je suis envoyé à Divonne-les-Bains, où je rejoins d'autres déportés hébergés au Grand Hôtel, passablement saccagé par les troupes allemandes.

Nous sommes soignés, retapés ... dans une ambiance agréable. Après un séjour de trois semaines, je rentrais définitivement chez moi.

Tout était à recommencer ; il fallait se réadapter à la vie normale et reprendre le travail, les maigres secours que nous avons perçus, étaient vite épuisés.

Avant mon arrestation, j'étais chef du service garage dans une grande entreprise de transport, pendant mon absence, j'avais été remplacé.

Fatigué physiquement et moralement, je n'avais pas le courage de me battre et d'exiger que mon ancien poste me soit restitué, j'acceptais donc un emploi de simple mécanicien dans cette même entreprise.

J'ai dû faire de gros efforts pour retrouver une santé normale, aspirer à une situation meilleure, j'ai dû attendre quelques années pour reprendre d'abord mon ancien emploi, participer à la création, et prendre la direction d'une importante entreprise industrielle aux activités diverses.

A 67 ans, tout en conservant un poste d'administrateur dans l'entreprise, je prenais une retraite je crois, bien méritée.

Ma jeunesse avait été très dure, mais j'avais pratiqué beaucoup de sports ; au moment de mon arrestation, j'étais en excellente santé, ce qui m'a permis de surmonter cette terrible épreuve, et je dois encore suivre un régime, éviter le tabac et l'alcool.

Le temps passe très vite, mais le déporté que j'ai été, n'a pas oublié cette période douloureuse qui a marqué physiquement et moralement tant de français.

Et, pourquoi ne pas dire que je suis personnellement fier et heureux d'avoir contribué à la libération de mon pays, heureux d'être un homme libre, en souhaitant que la jeunesse comprenne la valeur de la Liberté.